

## RÔLE SPÉCIAL DU LANGAGE EN LOGIQUE

André CÔTÉ (Québec)

Il nous serait peut-être possible d'accorder au langage un rôle spécial en logique sans avoir à souscrire pour autant à une même définition de ces choses. Il suffirait d'admettre, à cette fin, semble-t-il, que, d'une part, la logique « construit » à l'aide de modèles le sujet qu'elle considère et que, d'autre part, notre mode de former les noms que nous donnons aux choses que nous connaissons « imite » de quelque façon notre mode de les connaître.

Ce rôle, implicite tout au long de l'*Organon* d'Aristote, est mis en lumière de façon très précise et systématique par Porphyre dans son *Isagogé*, s'il convient de suivre sur ce point l'opinion expresse de plusieurs grands commentateurs, y compris Boèce et Albert le Grand. Pour eux, l'étude d'un traité de logique doit débiter par l'analyse méthodique des noms que nous donnons aux entités logiques, comme s'il nous était d'abord nécessaire d'avoir une « science » de ces noms pour pouvoir arriver à la science des choses qu'ils désignent. Si vraiment le nom a ainsi valeur de principe en logique, nous serions encore forcés de conclure qu'une logique se mesure et se juge à son langage.

Que le mode de la logique soit au moins en partie constructif pourrait, il nous semble, être montré succinctement comme suit. Il serait certes difficile de soutenir, contrairement à l'expérience la plus commune, que l'homme est rigidement déterminé par un instinct naturel à tout ce qu'il fait. Or, seule la sorte de connaissance des choses que nous attribuons à son intelligence ou raison nous permet d'expliquer qu'il puisse se déterminer lui-même à des fins qu'il choisit. Cette sorte de connaissance, qui porte tout autant sur la raison elle-même que sur les autres choses, peut manifestement aussi être recherchée pour elle-même, de sorte que rien n'empêche cette « spéculation » d'être dirigée par la raison au même titre que toutes les autres opérations de l'homme, aptes à recevoir une telle direction.

Pour opérer « avec raison », l'homme doit réfléchir sur ce qui est à faire, sur le but à atteindre ; mais pour procéder avec économie et

méthode, il lui faut opérer doublement avec raison, en réfléchissant aussi sur la voie à suivre, sur le mode de faire. Assignons respectivement à l'art et à la science cette méthode dans le faire et dans la spéculation.

Mais s'il revient à chaque science particulière de déterminer de sa méthode propre du fait qu'aucune autre science ne traite des mêmes choses qu'elle, aucune de ces sciences particulières ne peut déterminer de la méthode commune en toutes, puisque cela requiert une réflexion spéciale de la raison et sur elle-même et sur son mode de faire dans les sciences, plutôt que sur les diverses choses considérées dans les diverses sciences. Cette nouvelle « science » du procédé rationnel, instrument commun des autres sciences, prend alors l'aspect d'un « art » et le nom approprié de « logique ».

La voie de la raison dans l'art est compositive, la chose à faire devant d'abord être construite dans l'esprit ; la voie de la raison dans la science est au contraire analytique, la chose à connaître ne pouvant qu'être décomposée en ses parties et résolue en ses principes. La voie de la raison dans la logique, science et art, doit par contre participer des deux : devant déterminer de tout ce que la raison *peut* faire avec art et méthode, elle doit d'abord reconstruire ce que la raison fait par nature et sans art, analysant ainsi l'un pour pouvoir prévoir et construire l'autre. C'est donc à bon droit, semble-t-il, qu'il faille dire que la logique construit son sujet en le définissant et que, démontrant les propriétés de ce sujet, elle conclut les règles de toute spéculation méthodique ou scientifique. Ce serait là, décrite en gros, sa méthode propre de procéder.

Que, d'autre part, notre mode de nommer les choses que nous connaissons imite notre mode de les connaître, semble découler assez manifestement de la nature même du mot comme signe et de son rôle comme instrument.

Par ce que nous venons d'appeler son art, savoir l'application méthodique de sa raison au faire, l'homme se fabrique lui-même les instruments dont la nature l'a laissé démuné ; cet art continuant ce que la nature a commencé en faisant, et de semblable façon, ce que celle-ci ferait si elle le pouvait. Animal raisonnable, social et politique, l'homme a manifestement besoin du langage pour vivre en société avec ses semblables ; instrument de communication dont la nature lui fournit déjà un modèle dans les cris des animaux, et les rudiments dans ses propres cris de joie ou gémissements de douleur. Toute communication en effet implique l'usage de signes, et il est clair que toute similitude reproduite dans le son de voix, le geste ou la figure tracée, a le pouvoir naturel en tant même que similitude de faire connaître à un autre ce qui est senti ou ressenti dans l'âme de chacun. Mais le langage de l'homme doit dépasser ce mode naturel de signifier, et c'est ainsi que ce dernier impose à la même matière sensible, qu'il peut produire et former à son gré, une nouvelle forme, fruit de sa seule raison, atteignant du coup au signe conventionnel qui n'a plus à être similitude de ce qu'il signifie, et partant,

à un instrument infiniment plus varié et efficace de communication. Enfin, plus l'homme y met d'art, c'est-à-dire plus économique est l'usage et plus méthodique l'arrangement des sons de voix et de leurs signes écrits, meilleur est l'instrument.

Mais si le son de voix ainsi formé est par convention, pour celui qui écoute, signe de ce qu'a à l'esprit celui qui parle, il est de soi signe des idées que nous nous formons des choses pour les connaître plutôt que des choses elles-mêmes. Il suit alors que le signe qui sert à l'homme pour la communication ne peut pas ne pas coïncider avec celui dont il se sert pour l'enseignement et pour le progrès de sa propre connaissance, l'efficacité d'une langue comme instrument de connaissance devenant ainsi le critère ultime de sa perfection quant à tous ses usages. Or, le mot, signe conventionnel, n'a de pouvoir évocateur propre pour l'intelligence et d'aptitude à signifier telle chose plutôt qu'une autre que pour autant qu'il renvoie, soit par son origine, soit encore par des significations antérieures, à ce par quoi la chose qu'il désigne est connue de nous. C'est pourquoi l'art doit rendre méthodique, autant que faire se peut, la tendance naturelle que nous avons de nommer par autre chose ce que nous connaissons par autre chose.

Mais si la « science » de l'origine, ou étymologie des mots est toujours utile à la science des choses, l'analyse méthodique de la diversité voulue des significations d'un même mot, ou analogie, peut, elle, s'avérer indispensable.

En effet, le nom même que nous donnons à notre intelligence (et nous avons là un exemple de la doctrine générale à laquelle nous référons dans ces quelques lignes) sert déjà à indiquer ce qu'elle est en suggérant, par manière de modèle sensible, son objet propre et son mode de procéder. Dans ce modèle, imaginant aux choses un extérieur sensible et un intérieur intelligible, nous voulons indiquer que nous pénétrons à l'intérieur qui est caché au sens (*intus*) par mode de lecture (*legere*), c'est-à-dire, comme en déchiffrant leur extérieur sensible ; ce qu'elles ont et ce qui les dénomme telles ou telles (leurs qualités sensibles) devenant ainsi signes de ce qu'elles sont (leur quiddité) et servant à les nommer étymologiquement.

La chose non sensible, cependant, ou celle dont les qualités ne sont pas à l'échelle de nos sens parce que trop petite ou trop grande, ne peut être connue, quant à son existence, que par déduction de la raison en partant de l'existence ou de la nature d'autre chose ; pour cette raison, elle ne peut être connue, quant à sa quiddité, qu'en l'imaginant d'abord sur le modèle d'autre chose. La construction par la raison de ce modèle dans l'imagination, d'autre part, ne peut se faire qu'à la manière de l'œuvre d'art, savoir en donnant à une matière, en l'occurrence l'instrument même de notre connaissance, le mot, une forme ou signification nouvelle en continuation avec sa ou ses significations antérieures et son origine étymologique.

Or, ce que construit ou reconstruit la logique est certainement une entité qui exige la construction d'un tel modèle. Il suit donc que le mot, dans cette science, joue le rôle de principe de connaissance, puisque l'appréhension correcte des choses dépend du modèle que nous formons, et celui-ci à son tour, des mots que nous employons. Dès lors, il nous faudrait encore conclure que l'analyse des noms devient, en logique, une nécessité d'ordre méthodologique.